

modeste surcroît de ressources. Toute son ambition se bornait à reprendre le rôle de bienfaitrice des malheureux qu'elle avait dû abandonner en quittant Trélor. Marcelle s'est faite son lieutenant dans cette guerre à la pauvreté, et entre ces deux femmes, c'est une rivalité à qui fera le plus de bien, une ardeur de sœur de charité à découvrir quelque famille indigente pour la secourir. Y a-t-il lieu de s'étonner si elles trouvèrent dans cette tâche volontaire un véritable charme et comme un soulagement à leurs peines ? Le malheur et la misère sont frère et sœur ; ils peuvent, l'un l'autre, se soutenir et se consoler.

La comtesse Hermine, étant allée une après-midi d'été, au bourg de Trélor, aperçut, à l'entrée du grand pont de pierre, Marcelle qui revenait de l'autre côté de la Loire. Cette rive du fleuve est assez déserte, la comtesse n'y connaissait personne, et de plus, l'apparence de fatigue, le costume légèrement en désordre, les chaussures poudreuses de la jeune fille, semblaient annoncer qu'elle venait de faire une longue route en plein soleil et en pleine poussière. Sa tante l'interrogea.

Elle rougit beaucoup, sans doute sous l'action de la chaleur.

— Ne me grondez pas, chère marraine. J'ai découvert une famille si malheureuse que j'ai voulu sans tarder lui porter secours.

— Bien loin d'ici ?

— Oh ! très loin... Trois lieues au moins. Vous ne pourriez y aller à pied.

— Ce sont donc des gens bien intéressants pour que tu ailles les visiter à une si grande distance ?

— Intéressants !..... Je crois bien ! J'ai été émue aux larmes en entendant le récit de leurs malheurs.

— Je ferai atteler et j'irai les voir.

— Non !... non, chère tante, dit vivement Marcelle.... Ils viendront un jour à la Chaumière, et vous ne pourrez vous empêcher de les aimer quand vous les aurez vus..... Permettez-moi de ne pas vous en dire davantage.

Mme de Trélor pensa que la charité a sa pudeur, et n'insista pas. Les deux femmes rentrèrent au logis.

Deux jours après, la comtesse écrivait seule dans sa chambre, les volets mi-clos contre la chaleur du jour, quand sa nièce entra, et d'une voix mal assurée :

— Chère marraine, dit-elle, voulez-vous en savoir plus long sur ma course d'avant-hier ?

— J'ai confiance en toi, Marcelle, tu le sais. Mais si tu tiens à me donner des détails sur tes protégés inconnus...

— Oui..... D'abord installez-vous dans votre fauteuil, et laissez-moi me mettre bien en face de vous....., comme cela.

Marcelle s'assit sur un tabouret aux pieds de sa tante, et lui posa ses mains jointes sur les genoux, dans une attitude déjà suppliant.